# Théâtre Français de la République. *Tartuffe* et *Les Fausses confidences*.

Du côté de l’art et du talent, *Le Tartuffe* est le chef-d’œuvre de Molière, le chef-d’œuvre de la scène comique, et l’un des plus parfaits ouvrages de littérature que jamais l’esprit humain ait conçus : cette pièce réunit l’intrigue et l’intérêt avec la profondeur des caractères, la plus sublime raison avec le meilleur comique et la plus excellente plaisanterie ; mais si nous envisageons du côté moral cette admirable production du génie, elle a été plus nuisible qu’utile à la société.

C’est ici que se montre dans tout son jour l’impuissance du théâtre pour la réforme des mœurs : l’esprit de cour étouffa l’influence de la scène ; la vieillesse de Louis XIV, la faveur de madame de Maintenon multiplièrent les faux dévots, en dépit du *Tartuffe* ; et depuis, la jeunesse, l’impiété, les débauches du régent guérirent beaucoup plus d’hypocrites que n’auraient jamais pu faire vingt comédies comme le *Tartuffe* : les vices utiles à la fortune, favorables aux grandes passions, se moquent des bons mots et bravent le ridicule : on riait des hypocrites à la comédie ; à la cour, ils obtenaient des honneurs, des gouvernements, des commandements d’armée ; il y avait là de quoi se consoler des épigrammes : l’histoire et les faits déposent contre l’utilité du *Tartuffe* : c’est ce qui diminue beaucoup la haute importance qu’on a prétendu donner aux spectacles dans ces derniers temps. C’est beaucoup qu’ils amusent, et cela n’arrive pas toujours.

*Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.* (Phèdre.)

« Quand l’œuvre n’est pas utile, la gloire qu’on veut en tirer est vaine. » C’est la maxime que le fabuliste latin met dans la bouche du maître des dieux.

Si le *Tartuffe* n’avait été qu’inutile, on ne pourrait pas en faire un reproche à Molière ; il lui était impossible d’aller au-delà de la nature de son art ; c’est assez qu’il en ait atteint le plus haut degré : mais il y a une si grande affinité avec la religion et l’abus qu’on en peut faire, que sa pièce a dû réjouir les impies beaucoup plus qu’elle n’affligeait les hypocrites. La honte de l’hypocrisie rejaillit directement sur la religion, et lui est en quelque sorte plus personnelle que l’infamie des autres vices : c’est une flétrissure pour une grande famille que la bassesse et l’opprobre de quelques-uns de ses membres. Jadis, quand un homme distingué par sa naissance s’était souillé par une action infâme, la cour permettait quelquefois que la punition en fût secrète, pour ne pas déshonorer une illustre maison, et le sang des héros défenseurs de la patrie. Malgré l’espèce de protection accordée au *Tartuffe* par un roi jeune et victorieux qui aimait les spectacles, et qui ne sentait peut-être pas combien il est aisé de confondre avec l’abus la chose dont on abuse, Bourdaloue osa tonner dans la chaire contre le danger d’une pareille comédie ; et dans ses réflexions sur le *Tartuffe*, l’orateur chrétien se montra, non pas dévot et fanatique, mais grand philosophe et grand homme d’état.

« Comme la vraie et la fausse dévotion, dit-il, ont je ne sais combien d’actions qui leur sont communes, comme les dehors de l’une et de l’autre sont presque tous semblables, il est non seulement aisé, mais d’une suite presque nécessaire, que la même raillerie qui attaque l’une intéresse l’autre, et que les traits dont on peint celle-ci défigurent celle-là ; et voilà ce qui est arrivé lorsque des esprits profanes ont entrepris de censurer l’hypocrisie, en faisant concevoir d’injustes soupçons de la vraie piété, par de malignes interprétations de la fausse : voilà ce qu’ils ont prétendu en exposant sur le théâtre à la risée publique un hypocrite imaginaire, en tournant, en sa personne, les choses les plus saintes en ridicule, etc. »

Dans le système actuel, qui sépare absolument la religion du gouvernement, l’observation de Bourdaloue est purement morale et chrétienne ; mais, d’après la constitution de l’État sous Louis XIV, le prédicateur parlait en citoyen, en politique : la religion étant alors le plus ferme appui de l’autorité, et faisant une partie essentielle de l’État, tout ce qui intéressait l’autel intéressait le trône. Le plus léger ridicule jeté sur le culte et la croyance publique, était un coup porté au gouvernement et au corps social : cela est si vrai, que lorsqu’on a voulu détruire la monarchie, c’est par la religion qu’on a commencé, et ceux qui ont pris cette marche s’entendaient en destruction.

C’est un grand mal, sans doute, qu’un scélérat couvre ses crimes et ses débauches du voile sacré de la religion ; mais c’est un bien plus grand mal que le respect pour la religion s’affaiblisse dans l’esprit du peuple, lorsque cette religion est la base de la constitution nationale et de la tranquillité publique. Voyez avec quelle sévérité scrupuleuse on a soin de réprimer, dans tous les gouvernements sages, les écrits et même les discours qui touchent aux secrets de l’État, et qui peuvent intéresser l’autorité, quelque justes, quelque raisonnables que puissent être d’ailleurs ces discours et ces écrits : on ne badine point avec le salut public ; tout se tient dans l’édifice social ; une seule pierre qui se détache peut causer sa ruine, à plus forte raison doit-il s’écrouler lorsqu’on ébranle sa plus forte colonne. Bourdaloue ne l’ignorait pas ; mais tous les ministres insensés qui depuis le cardinal de Fleuri ont gouverné la France, ne s’en sont jamais douté.

Il ne m’appartient pas d’examiner si l’État en est plus ferme quand la religion en est séparée ; mon principe est de respecter l’ordre établi ; et, selon moi, c’est le premier principe social. J’observe seulement que Jean-Jacques Rousseau, qui n’était pas un capucin, regardait comme un des plus grands bienfaits de la religion chrétienne, le caractère sacré qu’elle imprimait à l’autorité civile ; il prétendait qu’à ce seul titre, on devait la chérir et l’adopter comme l’institution la plus utile à l’humanité et à la tranquillité publique. Le passage est assez important et assez curieux pour que je le transcrive ici :

« À ne considérer que l’institution humaine, si le magistrat, qui a tout le pouvoir en main et qui s’approprie tous les avantages du contrat, avait pourtant le droit de renoncer à l’autorité, à plus forte raison le peuple, qui paie toutes les fautes des chefs, devrait avoir le droit de renoncer à la dépendance ; mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu’entraînerait nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les gouvernements humains avaient besoin d’une base plus solide que la seule raison, et combien il était nécessaire au repos public que l’autorité divine intervînt pour donner à l’autorité souveraine un caractère sacré et inviolable qui ôtât aux sujets le funeste droit d’en disposer : quand la religion n’aurait fait que ce bien aux hommes, c’en serait assez pour qu’ils dussent tous la chérir et l’adopter, même avec ses abus, puisqu’elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n’en fait couler. » Mais pour que la religion produise cet effet salutaire, il ne faut pas qu’on s’en moque.

Il n’est pas indifférent de remarquer que, sous le prince qu’on nous donne pour *le plus orgueilleux despote qui fut jamais*, Bourdaloue, revêtu de l’autorité de son ministère, condamnait publiquement une pièce que le monarque avait approuvée et permise. Ainsi le pouvoir absolu avait dans la religion ce contrepoids et cet équilibre que les publicistes ont vainement cherché dans des combinaisons et des systèmes chimériques ; ainsi la religion fournissait à ses ministres le moyen de faire entendre au souverain des vérités que les courtisans n’osaient ou ne voulaient pas dire, et par là défendaient l’État contre l’imprudence et la faiblesse de ses chefs.

Lorsque l’hypocrisie patriotique a succédé à l’hypocrisie religieuse, nous avons vu qu’on n’a point permis aux poètes comiques de s’égayer aux dépens de ces nouveaux Tartuffes de liberté, d’égalité et de philosophie : les vrais et les faux patriotes parlant absolument le même langage, exposant les mêmes principes, faisant extérieurement les mêmes actions, le peuple eût aisément confondu les bons républicains avec les fripons, qui ne cherchaient que les honneurs et la fortune. Une excellente comédie du Tartuffe politique et philosophe eût suffi pour renverser tout l’ouvrage de la révolution : on conviendra sans peine que les Tartuffes de liberté méritaient aussi bien d’être joués, et ne valaient pas mieux que les Tartuffes de religion ; et c’est ce qui confirme pleinement l’opinion et la censure de Bourdaloue. Aujourd'hui *Le Tartuffe* est toujours un chef-d’œuvre ; mais sans danger et sans aucun effet moral. Il n' a plus de faux dévots, c'est le plus mauvais des métiers ; le nombre même des vrais dévots n'est pas considérable. *Le Tartuffe* est cependant celle des pièces de Molière qui se soutient le mieux et qui attire le plus de monde ; c'est aussi celle qu'une certaine classe d'hommes a toujours honoré d'une affection particulière, non pas uniquement à cause de son rare mérite, mais à cause du mérite particulier qu'elle pour eux de ridiculiser l'abus de la religion.

Baptiste l'aîné jouait le Tartuffe : il lui convient à quelques égards, comme caricature ; mis cet acteur n'a pas assez de tenue, d'à-plomb et d'intelligence pour saisir le vrai caractère du personnage : plus il est chargé, plus il doit être joué naturellement et avec simplicité : tout ce qu'on essaie d'ajouter à la lettre de Molière, tue l'esprit du rôle.

Mlle Contat n'est pas placée dans Elmire d'une manière convenable à son talent : Elmire est tout simple une bonne et honnête femme, qui agit et parle raisonnablement : Mlle Contat ne joue pas mal ce rôle ; mais elle n'y brille pas. L'Araminte des *Fausses Confidences* est une femme sensible, très romanesque, nullement coquette, et qui se prend de belle passion pour un inconnu, sans fortune, au point de l'épouser dans l'espace de vingt-quatre heures. Mlle Contat brille plus dans ce rôle que dans celui d'Elmire ; mais elle n'y brille qu'aux dépens du rôle.

Le même acteur qui avait joué le Tartuffe, jouait aussi l'amoureux dans *Les Fausses Confidences*; ce rôle lui convient beaucoup moins : il y a cependant plus d'affinité qu'on ne pense entre les deux rôles : la plupart des amoureux sont des tartufes.